

La Conférence du Champ de la Chat (Meulan, 30 mai 1419)¹

Par Jean BLOTTIÈRE

La conférence qui fit se rencontrer à Meulan, le 30 mai 1419, le roi d'Angleterre Henry V et la reine de France Isabeau – plus connue sous le nom d'Isabeau de Bavière – semble avoir beaucoup frappé les contemporains, moins peut-être pour les espoirs de paix qu'on y avait mis qu'à cause de sa magnificence et de la minutie de sa préparation matérielle. Aussi est-ce avec un grand luxe de détails que les chroniqueurs en ont fait la relation.

On se demande, devant l'abondance de l'information, pour quelle raison les historiens n'ont pas cherché à en déterminer l'emplacement exact, ce qui est pourtant relativement facile. Même Edmond Bories, qui a consacré à cet épisode plusieurs pages de son *Histoire du Canton de Meulan*, est muet sur ce point. C'est cette lacune que je vais m'efforcer de combler.

Permettez-moi d'abord de rappeler les circonstances dans lesquelles l'entrevue fut décidée.

Nous sommes au printemps de 1419. Le royaume de France n'est pas encore au fond de l'abîme, mais il y descend avec une rapidité croissante, et Jeanne d'Arc, qui le sauvera, n'est alors qu'une petite fille qui cueille des pâquerettes pour orner la statue de la Vierge. Sous un roi à l'esprit dérangé, dont les moments de lucidité sont de moins en moins fréquents, et qui voit son royaume s'échapper par bribes, par comtés et par provinces, de ses mains débiles, comme coulent des grains de sable entre les doigts, sous une reine frivole, égoïste et sensuelle qui se soucie moins des affaires de l'État que de jouir et de se livrer à la débauche, les ambitions, les intrigues se disputent le pouvoir dans la plus complète anarchie. La France, qui s'en soucie? Anglais ou Français, Armagnacs ou Bourguignons,

Cette communication, proposée sous ce format par le site *Mantes histoire*, fut présentée lors de la séance des Amis du Mantois du 26/04/1966, puis publiée sous cette référence:

BLOTTIÈRE (Jean), *La Conférence du Champ de la Chat*. Le Mantois 16 — 1966: Bulletin de la Société « Les Amis du Mantois » (nouvelle série). Mantes-la-Jolie, Imprimerie Mantaise, 1966, p. 19-28.

¹Cette étude a été présentée également à la Conférence des Sociétés Savantes de Seine-et-Oise (Corbeil, juin 1966).

hommes d'armes de la reine ou gardes du corps du dauphin, la pillent et la rançonnent. Faim et désespoir sont les deux mamelles desséchées du pauvre peuple. Quatre ans à peine ont passé depuis le désastre d'Azincourt, où la fleur de la chevalerie française a péri sous les traits des archers anglais et le couteau des égorgeurs du roi Henry V. Deux pouvoirs rivaux sont côte à côte, on pourrait même dire face à face: celui de la reine - car le pauvre Charles VI n'est plus qu'un paquet qu'on traîne de château en château - celui du Dauphin. La reine Isabeau, c'est le duc de Bourgogne, Jean Sans Peur, à qui elle a depuis longtemps pardonné l'assassinat de son amant, le duc d'Orléans - si elle ne l'y a pas incité - qu'elle a même en haute estime depuis qu'il l'a arrachée de Tours où les Armagnacs la tenaient prisonnière. Le Dauphin Charles, un enfant de seize ans, détesté de sa mère, a pour lui le soutien armagnac; il est pour la résistance à l'envahisseur anglais.

Que le roi d'Angleterre Henry V s'empare peu à peu de ce pays exsangue, qu'il y établisse progressivement son autorité, il n'y a pas à s'en étonner: il serait bien sot de se gêner. L'année précédente il a pris Caen, en a chassé les habitants et en a fait une ville anglaise. En janvier 1419, assis en gloire sur un trône doré, vêtu de brocart d'or et la couronne en tête, c'est en souverain qu'il a reçu les clefs de la ville - de sa ville - de Rouen. Il pourrait continuer ainsi jusqu'à Paris. Mais, bien qu'heureux à la guerre, il lui préfère la négociation: elle coûte moins cher en argent, en ruines, en vies humaines. C'est un homme pratique.

C'est alors - on est en avril 1419 - que de Vernon, où il scelle de son sceau ses ordonnances, il envoie dans le courant d'avril des ambassadeurs à Charles VI. Il lui offre une trêve au cours de laquelle seraient entamés des pourparlers de paix. Le roi de France, qui est à Provins, accepte de traiter. En fait, c'est Isabeau de Bavière qui a pris la décision sous l'instigation du duc de Bourgogne.

La politique de Jean Sans Peur est assez ondoyante. Il tient avant tout à ménager les Anglais. Ce qu'il voudrait, c'est arriver à une solution de compromis qui ne mettrait pas en danger ses possessions, et principalement les Flandres qui entretiennent avec l'Angleterre un commerce florissant. Espère-t-il jouer au plus fin avec Henry V? En poussant Isabeau à accepter l'entrevue, il devrait se souvenir des exigences de l'Anglais: la Normandie, la Guyenne, le Maine, l'Anjou, la Touraine, la Bretagne et - cela sans rire - la « restitution » du royaume de France. C'est sur ces bases, et sur ces bases seulement, qu'Henry V traitera.

Mais Isabeau a en main un atout qu'elle croît maître: sa fille Catherine. La jeune fille a dix-huit ans. C'est, nous dit Monstrelet, une «moult belle dame, de hault lieu et de gracieuse manière». La reine sait qu'Henry V ambitionne de l'avoir pour épouse. Quand il l'aura vue, pense Isabeau, il en sera à tel point entiché qu'il se montrera pour le reste très conciliant. Dès l'ouverture de la conférence, on lui présentera donc la princesse et il en tombera amoureux. Est-ce que les filles de France n'ont pas toujours joué le rôle d'appât auprès des rois anglais?

Le principe de l'entrevue accepté, on en fixa la date à l'avant-dernier jour de mai et l'emplacement à Meulan, à peu près à mi-chemin de Pontoise, où séjournerait la cour de France, et de Mantes, où serait celle d'Angleterre.

Une commission franco-anglaise, chargée de l'organisation matérielle de la conférence, se réunit donc à Meulan le 9 mai. Elle était composée, nous apprend le procès-verbal: du côté anglais, de Henry Fitzhugh, chambrier, Gautier Hungerford, sénéchal de l'hôtel, Gilbert Umfravyl et John Tiptoft, chevaliers, Richard Caudray, clerc du conseil; du côté français, de Antoine de Thoulonion et Guillaume d'Igny, chambellans, et de Guy Geluner, clerc. En somme, de part et d'autre, des personnages de second plan, comme il convient pour des travaux préparatoires. Mais des spécialistes: un chambrier – quelque chose comme comptable et caissier royal – un sénéchal, deux chambellans, et des clercs pour tenir la plume.

En ce temps-là, la confiance ne régnait guère entre adversaires quand on se rencontrait pour traiter. Pas question de se réunir dans un édifice; on peut trop aisément transformer une maison en souricière. On préférerait un endroit découvert, dégagé, peu favorable aux surprises, aux embuscades et aux traquenards. L'emplacement devait être au surplus assez vaste pour recevoir les constructions provisoires destinées aux entrevues. Dans le cas particulier, il était nécessaire qu'il se trouve hors de Meulan, et en direction de Mantes, pour que les Anglais n'aient pas à traverser la ville qu'occupaient les Français. Enfin la prudence voulait que la délégation française ait derrière elle, à proximité, une place forte où elle pourrait se retirer en cas d'alerte.

On n'eut pas de peine à trouver. Il y avait, en sortant de Meulan par la porte de Mantes, une grande prairie qui avait été formée par les atterrissements de l'Aubette et de la Montcient, deux rivières qui se jettent dans la Seine à Meulan. Elle était limitée au sud par le fleuve, ou plutôt par le petit bras qu'on appelle bras de Mézy, et au nord par le Grand Étang. Ce Grand

Étang, que le procès-verbal anglais de la commission appelle *magnus lacus*, grand lac, était une nappe d'eau alimentée par l'Aubette et la Montcient, que le comte Robert Ier avait créée vers l'an 1100 en barrant par une digue, entre Meulan et Hardricourt, le goulet par où les deux rivières se jettent dans la Seine. Un fleuve d'un côté, un étang de l'autre, deux étendues d'eau faciles à surveiller; on était, à droite et à gauche, à l'abri des surprises. À l'est, c'est-à-dire du côté de Meulan, la prairie était limitée par le canal déversoir du Grand Étang, qui constitue aujourd'hui l'embouchure de la Montcient et forme la limite entre Meulan et Hardricourt. À l'ouest, la prairie venait buter contre la colline escarpée d'Hardricourt et une rive qui était alors assez marécageuse. Ajoutons que sur la digue de l'étang passait la chaussée de Mantes.

Tel était ce qu'on appelait le Champ de La Chat dont fit choix la commission franco-anglaise. On a peine aujourd'hui à le retrouver: le tracé de la route de Mantes a été modifié au XVIIIe siècle, époque où le Grand Étang fut asséché, où fut édifié le moulin de la Chaussée; à la fin du XIX^e la construction du chemin de fer, l'épais talus où s'élève la gare de Meulan-Hardricourt ont contribué à bouleverser le terrain, qu'ont aujourd'hui recouvert villas, jardins et immeubles de rapport. Il faudrait décapier le sol sur une grande épaisseur pour retrouver la terre que foula il y a cinq siècles et demi le pied gracieux et léger de Catherine de France, et celui, plus lent, plus pesant, de la grasse Isabeau de Bavière. Situé, dit le procès-verbal, entre Meulan et Mézy, le Champ de la Chat est en fait tout entier sur Hardricourt; c'est pour nous, gens du XX^e siècle, le carré de 250 mètres de côté limité par le chemin de fer, la Seine, la basse Montcient, le carrefour des routes de Mantes et de Vétheuil et le chemin pavé qui descend vers la Seine. Certes ce quartier d'Hardricourt si bruyant, si animé, n'évoque guère la verte prairie où fut mis en jeu le destin de la France. Cependant l'emplacement ne fait pas de doute; il est bien, géographiquement parlant, celui défini par le procès-verbal de la commission franco-anglaise, par Juvénal des Ursins, par Monstrelet, par l'auteur de la *Chronique Anonyme*.

Une autre question se pose maintenant que le Champ de la Chat a été situé dans l'espace: que signifie cet assez étrange toponyme? Il est plutôt déconcertant en effet de voir ici au féminin le mot chat que nous sommes habitués à employer au masculin. Cette confusion de genre est déroutante. Elle l'est moins quand on sait que le procès-verbal qui nous est parvenu a été rédigé par un greffier anglais, par ce Richard Caudray que je vous citais tout à l'heure, qui peut fort bien avoir négligé, conformément à la

phonétique anglaise, de faire suivre le t de chat d'une voyelle d'appui. Compte tenu de cette particularité, notre lieudit devient le Champ de la Chate, *chate* étant, non pas la femelle du chat, mais un vieux terme français désignant un engin ou un dispositif de pêche. Qu'un lieudit situé entre une rivière et un étang porte le nom d'un engin de pêche, quoi d'étonnant? Je me hâte de dire que je ne fais ici qu'avancer une hypothèse, mais que je m'y tiens jusqu'à ce qu'on m'ait proposé une meilleure explication.

Mais revenons aux travaux de la commission préparatoire. Son premier soin, ayant choisi l'emplacement, fut de diviser le terrain en deux parties égales, la partie occidentale réservée aux Anglais, l'orientale aux Français, par une ligne idéale que jalonnaient un bouquet de trois coudriers, deux piquets qu'on fit planter et une haie qui traversait l'île située de l'autre côté du petit bras de la Seine. Cette île qu'on appelle aujourd'hui Île Belle, était alors dénommée Île Saint-Côme, du nom d'un prieuré dédié aux saints Côme et Damien. Il fut convenu que l'île serait, comme le Champ de la Chat, neutralisée, la partie orientale réservée aux Français, l'occidentale aux Anglais: on éliminait ainsi les dangers d'une attaque venue de l'île même à travers le petit bras, assez étroit.

La commission n'avait plus alors qu'à se retirer et à laisser faire les équipes chargées de l'aménagement du terrain.

Il fallait faire vite, car trois semaines à peine séparaient de la date prévue pour l'ouverture de la conférence. Il s'agissait de travaux assez importants, le Champ de la Chat devenant une zone neutralisée, un *no man's land*, entre deux lignes de retranchements composées de palissades de pieux solidement assemblés, précédées de fossés et de tranchées. Du côté français, les défenses suivaient le canal-déversoir de l'étang, qui alimentait les fossés. Elles étaient, du côté anglais, adossées à la colline d'Hardricourt, mais, trop éloignés de l'étang, les fossés étaient à sec. Les palissades étaient prolongées à travers le petit bras jusqu'à l'île, pour interdire toute navigation, et probablement prolongés dans l'île même.

On mesure la crainte qu'inspiraient l'armée anglaise, et surtout les archers, aux précautions particulières prises du côté français. On n'oubliait pas en effet que la bataille d'Azincourt avait été gagnée sur la puissante chevalerie française par le corps des archers gallois. Comme l'écrit la *Chronique Anonyme*, «la plus grant partie d'iceulx Engloix estoient archers et eussent pu par leur trait destruire toute la compagnie de France illec présente». Aussi la palissade du côté français était-elle particulière-



Le champ de la Chat

ment solide et élevée, «de plus grant haulteur, dit encore la *Chronique*, que le plus hault homme de la compagnie ».

À l'abri de ces retranchements et à l'extérieur du Champ de la Chat, on dressa les tentes destinées aux délégations; celles de la délégation française étaient entre le retranchement oriental et les murs de la ville, celles de la délégation anglaise étaient du côté d'Hardricourt. Les palissades étaient percées de plusieurs entrées larges de deux mètres cinquante à trois mètres, pouvant être fermées par des barrières, qui permettaient aux délégations de pénétrer dans le camp de la conférence. Chacune devait être gardée par cinquante hommes d'armes.

C'est dans le pavillon où se rencontreraient les souverains, élevé au milieu du camp, qu'allait être déployé tout le luxe dont l'époque était capable. Long d'un bonne vingtaine de mètres, assez vaste pour recevoir les souverains et leur nombreuse suite, c'était à coup sûr, avec ses tapisseries d'or et de soie, l'élément le plus somptueux, le plus magnifique, et partant le plus coûteux de toutes les installations. Par une disposition assez bizarre, il fut convenu que la partie qui assumerait la dépense de ce pavillon en ferait don à l'autre partie. Bien entendu, les Anglais s'arrangèrent pour le faire édifier aux frais du roi de France.

De part et d'autre du pavillon, s'élevaient des tentes où les délégations pourraient se retirer pour se consulter, se restaurer ou se reposer.

Enfin les villages environnants furent répartis pour le logement des troupes accompagnant les souverains. La répartition fut, dit-on, si judicieuse qu'il n'y eut, tout le temps que dura la conférence, aucun conflit entre les troupes ennemies, parfois très proches les unes des autres. On voisina, on fraternisa et il finit par s'établir des échanges de denrées et de marchandises.

Telles étaient les dispositions prises pour l'entrevue des deux rois. Leur énumération vous a peut-être paru fastidieuse. Je crois pourtant qu'elle n'était pas inutile, car elle fait toucher du doigt les conditions matérielles dans lesquelles était organisée, à la fin du Moyen- Âge, ce que nous appelons aujourd'hui une conférence au sommet, et les précautions prises pour assurer la sécurité des participants. Et reconnaissons que ces précautions n'étaient pas inutiles. Car c'est dans une entrevue du même genre, entre le Dauphin et le duc de Bourgogne, que celui-ci devait être assassiné. On avait certes, pour la forme, échangé des ambassadeurs pour s'assurer mutuellement une complète sécurité, mais rien ne valait une bonne palissade de pieux bien acérés, doublée des murs d'une place forte.

En tout cas, les consignes données aux soldats furent appliquées avec la plus grande rigueur. Un soldat anglais ayant, malgré les interdictions formelles, franchi la palissade pendant la conférence, fut incontinent arrêté et pendu haut et court.

Tandis que s'achevaient à Meulan les derniers préparatifs, la cour de France, partie du château de Provins, se dirigeait à petites étapes vers le lieu du rendez-vous. Elle était le samedi 20 mai à Vincennes et le dimanche arrivait à Pontoise. Le roi, la reine et leur fille Catherine étaient accompagnés du duc de Bourgogne Jean Sans Peur et de son homme de confiance le comte de Saint-Pol. Les conseillers venaient les rejoindre; du

nombre étaient l'archevêque de Sens, le doyen de Saint-Germain-l'Auxerrois et une forte délégation du Parlement de Paris conduite par son premier président Pierre de Morvilliers et son tiers président Jean Rapiot.

De son côté, le roi d'Angleterre se rendait à Mantes, accompagné de ses frères les ducs de Clarence et de Gloucester, du comte de Warwick et de l'archevêque de Cantorbéry, primat d'Angleterre.

Selon les conventions, chaque souverain ne pouvait avoir avec lui plus de seize conseillers, de soixante chevaliers et écuyers et de quinze cents hommes d'armes. C'était, en comptant les dames et demoiselles d'honneurs, les chanceliers, sénéchaux, secrétaires, les officiers de bouche et de la chambre, et l'innombrable valetaille, une véritable armée que chaque roi traînait avec lui.

Enfin arriva le «pénultième jour de mai», mardi 30 mai 1419, date fixée pour l'ouverture de la conférence. La cour de France allait se mettre en route, les litières, les palefrois et les haquenées, aux mains des écuyers et des palefreniers, étaient déjà assemblés dans la cour du château de Pontoise, dans un grand vacarme de piaffements sur les pavés et une étouffante odeur de crottin, les musiciens accordaient leurs instruments en un concert discordant, quand on apprit que le roi était malade et qu'il ne pourrait se rendre à Meulan. Bien que ne fût pas précisée la nature de sa maladie, on se doutait bien qu'il était, une fois de plus, tombé du haut mal. Isabeau et Jean Sans Peur s'étant consultés, il fut reconnu qu'il était trop tard pour remettre l'entrevue; au reste il n'était pas certain qu'Henry V y aurait consenti. On décida donc de partir quand même et de laisser Charles VI à ses délires. Isabeau étant régente pouvait agir seule; n'aurait-elle pas, d'ailleurs, l'appui et la compagnie du duc de Bourgogne? Elle monta, avec la princesse Catherine «dans une litière bien ordonnée, avec dames et demoiselles», dit la chronique, et l'ordre de départ fut donné. La troupe royale arriva à Meulan vers deux heures après midi, plus tard que prévu, traversa la ville par l'étroite rue de la Tannerie, aux acclamations de la population, à grand fracas de trompettes et d'instruments de toutes sortes joués par des ménétriers, et alla s'installer dans les tentes dressées entre la porte de Mantes et l'entrée du camp.

Le roi d'Angleterre, qui était là depuis une heure, commençait à perdre patience. Dès qu'il sut que la reine était arrivée, il lui dépêcha le comte de Warwick, avec mission de régler avec elle le cérémonial - ou probablement de lui faire part de celui qu'il avait lui-même établi. Car l'Anglais,

connaissant l'esprit d'improvisation des Français, entendait ne rien laisser au hasard.

Pour cette séance inaugurale, tout était, à la vérité, réglé comme un véritable ballet qu'allaient exécuter les souverains et leur suite, un ballet dans le genre pompeux qui, dans la richesse du décor et le chatolement des costumes d'apparat, bannières et oriflammes claquant au vent au-dessus des écus alternés de France et d'Angleterre, ne devait pas manquer de grandeur et de beauté. Il n'y manquait même pas la musique, puisque, on l'a vu, Isabeau s'était fait accompagner par des ménétriers.

Le rideau se leva vers trois heures après midi. Les proclamations des hérauts constituant le prologue, le spectacle commença par l'entrée des conseillers de chaque côté du camp, marchant deux par deux. Puis entrèrent simultanément les souverains: côté Meulan - on serait tenté de dire côté cour, comme au théâtre - la reine et la princesse «adestrées» l'une du duc de Bourgogne, la seconde du comte de Saint-Pol; côté Mantes, le roi d'Angleterre et ses deux frères Clarence et Gloucester. Derrière, marchaient les dames et demoiselles d'honneur, vêtues des plus riches atours, la tête surmontée de coiffes volumineuses ou du hennin démesuré qui commençait à faire fureur à la cour de France. Entrèrent-elles séparément ou mêlées aux chevaliers et écuyers? Les chroniques ont omis de nous le dire. On aimerait savoir que dames et chevaliers allaient par couple, comme dans un ballet bien réglé.

À pas lents et mesurés, la reine et le roi marchèrent l'un vers l'autre pour arriver ensemble et se rencontrer à hauteur d'un piquet dépassant légèrement du sol et marquant l'exact milieu du camp. Tendait alors la main à la reine, le roi lui donna un baiser; puis il fit de même avec la jeune princesse. À leur tour, les frères du roi, après avoir ployé le genou jusqu'à terre devant les deux femmes, leur donnèrent un baiser. Le duc de Bourgogne, conscient de sa grandeur et de sa puissance, se contenta de ployer légèrement le genou et d'incliner la tête devant le roi d'Angleterre, qui lui tendit la main et l'embrassa.

Une fois terminés ces salutations et ces baisements, dont la gracieuseté dut faire sur l'assistance le plus heureux effet, le roi d'Angleterre, toujours plein d'attention et de déférence pour la reine de France, lui prit la main et la conduisit au pavillon de la conférence. Le corps de ballet en son entier, dames et demoiselles, chevaliers, écuyers et conseillers, emboîta le pas comme dans un opéra de Gounod ou de Verdi.

Tandis que le gros de la troupe s'entassait tant bien que mal dans le pavillon, les dames et demoiselles tout au fond, car l'heure n'était plus à la galanterie, les souverains prirent place sur des sièges richement ornés – et probablement inconfortables comme l'étaient les sièges de l'époque – distants l'un de l'autre de deux toises, ou environ quatre mètres – ce qui, soit dit en passant, ne devait guère faciliter les échanges de propos. On vit alors le comte de Warwick s'avancer vers la reine, s'agenouiller devant elle et, s'exprimant en français, lui exposer les buts et l'ordre du jour de la conférence. Les travaux pouvaient dès lors commencer.

On ne devait toutefois, au cours de cette séance inaugurale, s'en tenir qu'aux préliminaires, régler les méthodes de travail, les conditions de prorogation de la trêve, envisager l'hypothèse d'une rupture des pourparlers et fixer la tenue de la deuxième séance au surlendemain jeudi. À aucun moment le roi Henry V ne se départit de sa prévenance et de sa déférence à l'égard de la reine Isabeau. Bien que le fond n'eût pas été abordé, que l'on eût fait comme si tout irait de soi entre gens de bonne compagnie, la séance ne devait pas durer moins de quatre heures, car il avait fallu procéder à l'appel nominal – en quelque sorte la vérification des pouvoirs – des membres des délégations, conseillers, chevaliers et écuyers, en tout cent cinquante-deux personnes.

Retournant vers Mantes où il avait établi ses quartiers, le roi d'Angleterre, dans le crépuscule d'un beau soir de printemps, voyait ses rêves peu à peu se réaliser. De la chaussée qui, après le château de Mézy, s'élevait à flanc de coteau, il voyait à ses pieds la belle terre de France promise à ses rêves et qui bientôt lui appartiendrait tout entière, et déjà il étendait en songe sur sa couche royale la belle princesse de France qui serait son épouse et qu'il coifferait de la double couronne, celle de France et celle d'Angleterre.

La partie ne semblait pas moins gagnée à Isabeau. Comment, avec de telles manières, le roi Henry, sur qui Catherine avait produit un gros effet, pourrait-il se montrer exigeant? Ce parfait chevalier, si plein d'attention et de respect, n'abandonnerait-il pas, au profit de l'amour, ses rêves de puissance? Au reste, ce petit royaume, cette petite couronne de France importaient peu à la reine: sa fille chérie, elle, serait reine d'un puissant et double royaume; il y avait de quoi consoler une mère de bien des déceptions. Qui sait si la perspective de voir Henry V coiffer la couronne de France, dût le Dauphin Charles, le fils exécré, qu'elle appelait bâtard, être déshérité, ne lui paraissait pas acceptable, puisque cette couronne, il la déposerait sur la tête de Catherine?

Mais Henry V, dès les séances suivantes, quittant ses manières galantes de parfait chevalier, devait montrer toute sa superbe, toute sa dureté, toute son ambition. Dès le début, à cause de ses exigences, on fut dans l'impasse. Les négociateurs français, dans l'état d'anarchie et de désespoir du royaume, ne pouvaient compter que sur le bon vouloir de l'Anglais. Pendant près de deux mois, cependant, ils résistèrent pied à pied.

La conférence de Meulan n'était pas sans inquiéter le parti armagnac et le Dauphin, qui voyaient se dérouler des tractations dont ils étaient exclus et dont ils seraient les premières victimes, car il en pouvait sortir le constat de démission de la France. Il était donc urgent d'y mettre fin et de retenir le duc de Bourgogne, trop enclin à céder aux Anglais. Il apparut, dans l'entourage du Dauphin, qu'un rapprochement avec Jean Sans Peur, de manière à le faire changer de politique, pouvait seul sauver la situation. C'est dans ce but que Tanneguy du Châtel, un des soutiens du Dauphin, fût dépêché à Pontoise. L'émissaire, qui ne manquait pas d'habileté, qui avait des complicités dans la place, sut découvrir dans l'entourage de la reine, en la personne d'une fort jolie et intrigante personne, Jeanne de Naillac, dame de Giac, une précieuse auxiliaire qui trouva les arguments propres à persuader Jean Sans Peur de l'impérieuse nécessité de se rencontrer avec le jeune prince.

L'entrevue eut lieu le 8 juillet à Pouilly, près de Melun. Le prince et le duc, réconciliés, souscrivaient un pacte d'alliance contre les Anglais.

Cette association ne devait durer que quelques semaines. Ce fut plus que suffisant pour faire échouer la conférence du Champ de la Chat, juste au moment où le roi d'Angleterre, croyant toucher au but, venait de désigner des plénipotentiaires pour traiter de son mariage avec Catherine de France et d'envoyer à la princesse un riche présent. À son grand étonnement, à sa grande fureur, il vit subitement se durcir la résistance française, et entendit le duc de Bourgogne répondre à toutes ses exigences par un non catégorique. Non seulement la cession du Maine, de l'Anjou, de la Touraine lui était refusée, non seulement on ne voulait pas lui accorder la Bretagne, qu'il considérait comme une dépendance de la Normandie, mais encore la légitime possession de la Guyenne et de la Normandie, où il était, lui était déniée, et on allait jusqu'à mettre en question son union avec Catherine.

La dernière séance de la conférence de Meulan fut loin de ressembler à la première. Il n'était plus question de ronds de jambe, d'ailles de pigeon, de baisements et de galanteries. Devant Jean Sans Peur, hautain et presque

insolent, qui, de Monsieur Peut-être était soudain devenu Monsieur Non, Henry V sentait monter en lui une violente colère. Les deux hommes, face à face, paraissaient se défier comme deux coqs de combat dressés sur leurs ergots. « Beau cousin, dit le roi d'une voix que la fureur faisait trembler, beau cousin, il faut que vous sachiez que nous aurons la fille de votre roy et tout ce que nous avons demandé avecques elle. » Et il ajouta, d'un ton que son calme affecté rendait encore plus impressionnant : « Et votre roy, nous le débouterons, et vous aussi, hors de son royaume. » Le duc de Bourgogne, qui avait gardé son sang-froid, répliqua avec ironie : « Sire, vous dictes vostre plaisir. Mais avant que vous aiez débouté monseigneur et nous hors de son royaume, vous serez bien lassé, et de ce ne faisons nul doute. »

La réponse était jolie. Mais hélas!... Les Anglais, rompant la trêve, entraient le 29 juillet dans Pontoise que la cour de France venait de quitter pour Saint-Denis. Trois mois à peine passés, les gens du Dauphin assassinaient Jean Sans Peur qu'ils soupçonnaient de trahison au profit des Anglais. Moins d'un an après la conférence de Meulan, Henry V allait obtenir à Troyes ce que le duc de Bourgogne lui avait hautainement refusé à Meulan : la main de Catherine et la promesse de la couronne de France après la mort de Charles VI. Mais, s'il avait bien la princesse, s'il avait fait son entrée à Paris aux côtés de la reine Isabeau, il mourait avant celui auquel il devait succéder, et c'est son fils seulement qui devait ceindre la couronne. Jean Sans Peur s'était montré mauvais prophète... Et cependant une partie de la prédiction devait se réaliser : jamais le roi de France ne serait « débouté hors de son royaume ».

La conférence ayant tourné court, il ne restait plus qu'à démonter les tentes, à démolir les pavillons, arracher les palissades et combler les fossés. Les Anglais n'en allaient guère laisser le loisir aux habitants de Meulan : maîtres de Pontoise, ils se rabattaient sur Meulan et s'en emparaient malgré l'héroïque défense des Meulanais.

Les années, les lustres, les générations passaient. Les malheurs s'abattaient sur la ville et les fastes de la conférence de 1419 s'effaçaient peu à peu des mémoires. Le Champ de la Chat, où des souverains avaient tenté vainement de mettre fin à un des conflits les plus inexpiables, cette prairie où bannières, oriflammes et fanions avaient claqué au vent de l'histoire, où avaient retenti rebecs, trompettes et cornemuses, le Champ de la Chat était revenu à sa destination première de calme et silencieux pacage à bestiaux.

Et cependant la conférence stérile enfantait, trois siècles plus tard, un incident inattendu: en 1716, un lourd chaland des entrepreneurs des sels, ayant heurté des pieux foncés dans le lit du petit bras de la Seine, manquait d'être éventré et de couler bas. Ce devait être en période de basses eaux, et le chaland trop lourdement chargé, calait trop bas. On ne pensa évidemment pas à la palissade de 1419, et on alla chercher beaucoup plus loin l'origine de ces pieux; il se trouva des archéologues pour y voir les vestiges des pilotis du pont de bois qui aurait, en des temps très anciens, précédé le pont de pierre que nous avons connu et qui fut détruit en 1944. C'est ce qu'assure l'auteur du *Mémoire sur le rétablissement des ponts de Meulan*, imprimé en 1747; l'idée a été reprise par Bories.

Malheureusement ni l'auteur du Mémoire ni Bories n'ont pensé qu'au temps où ce pont fantôme aurait existé, le Grand Étang n'avait pas encore été créé, et l'endroit où le pont aurait pris naissance, à deux cents pas en aval du pont de pierre, était très certainement une zone marécageuse formée par l'embouchure de l'Aubette et de la Montcient. Les Romains, même les Mérovingiens ou les Carolingiens, n'auraient jamais commis la sottise d'établir une chaussée sur un marécage quand il existait non loin de là un sol plus stable. Il faut donc rejeter l'hypothèse du pont.

En réalité ces fameux pilotis ont tout l'air d'avoir été les restes de la palissade de 1419 qui barrait le petit bras.

Et voici une conclusion de mon exposé:

Si la conférence du Champ de la Chat n'avait abouti politiquement à rien, il s'en fallut de peu que trois cents ans plus tard, en coulant des chalands de la gabelle, elle fit saler l'eau de la Seine.